

**L'AMOUR
AU TEMPS
DES THERAPIES**

**Le sophrologue
face aux nouvelles exigences amoureuses**

© L'Harmattan, 2002
ISBN : 2-7475-3297-6

XXXV^e Congrès de la
Société Française de Sophrologie

L'AMOUR AU TEMPS DES THERAPIES

**Le sophrologue
face aux nouvelles exigences amoureuses**

sous la direction de
Michèle Declerck et Alain Donnars

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

L'AMOUR AU TEMPS DES THERAPIES... ET CE QU'ILS EN ONT DIT

Michèle Declerck

Un thème apparemment insolite, mais dont l'idée nous était venue devant l'afflux de nouvelles demandes, pour nous thérapeutes, qui s'orientaient, certes, nous l'avions remarqué depuis plusieurs années, vers des difficultés de vie mais plus particulièrement, ces derniers temps, vers les problématiques de la vie amoureuse.

Voilà bien de quoi nous interpeller jusque dans notre fonction :

Même si nous savons que, derrière un délire de jalousie, une solitude chronique, une revendication possessive, se cachent des états pathologiques, l'attente du patient ne s'en trouve pas moins modifiée.

Quel rôle nous propose-t-on de jouer,
celui de témoin, voire de juge ou de procureur,
parfois de voyeur, et pourquoi pas de complice ?

Voilà bien de quoi secouer cette fameuse neutralité bienveillante, à laquelle nous nous cramponnons d'ordinaire.

Mais comment ignorer aussi l'intrication entre ces nouvelles pathologies amoureuses et la crise des identités, notamment la remise en question des rôles masculin/féminin qui secoue notre société ?

Crise sociologique ou pathologies masquées ?

Psychologue ou sociologue, voire moraliste...

Il ne sera pas étonnant de nous voir déboucher sur des questions d'éthique qui mettent au premier plan le problème de notre responsabilité face à une réalité qui déborde le plan de la seule réalité "*psychique*".

Il reste qu'on pouvait craindre que le sujet, si passionnant soit-il, et parce que passionnant, ne dérive dans l'anecdote ou le pathos.

Pourtant, ce congrès aura été celui de la réflexion.

Réflexion sur le métier tout d'abord, inaugurée par Véronique Rousseau, qui, à partir d'un parallèle entre conduites addictives et dépendances amoureuses, nous invite à réviser ce que nous entendons par perversions.

Si l'on considère, comme elle le fait, que c'est l'impossibilité d'une relation à l'autre qui conduit à rechercher le cocon protecteur de la drogue ou de la sexualité mécaniste, le rôle du thérapeute pourrait bien consister, se débarrassant le plus possible de ses préjugés, à faire renouer le patient avec sa fonction fantasmatique.

- Dans une optique tout aussi phénoménologique, mais peut-être plus caycedienne, Danièle Raynal nous propose de revisiter l'alliance comme présence amoureuse, rencontre de 2 Dasein, en référence à Heidegger, mais qui ne deviendra opérante qu'articulée aux relaxations dynamiques, en permettant le passage du Dasein impropre à une "*mise en forme de l'âme*".

- C'est aux mythes que nous renvoie Marie-Claire Eskinazi qui après nous avoir rappelé qu' "*on ne connaît bien qu'avec le cœur*", évoque ce 2^e temps de l'analyse, après la lune de miel où il ne se passe pas grand chose, ce temps marqué par des identifications négatives, de la sorcière à la tenancière de bordel, mais temps nécessaire à l'évidence de l'altérité, qui va permettre à son tour le 3^e temps et la reconnaissance du face à face.

- Norbert Chatillon s'attaque à l'ambiguïté du contre-transfert, dont il nous propose une interprétation neuve: et si l'on devenait psychanalyste, pour vivre le sentiment sans risque, dans la mesure où l'impossible de l'amour laisse place, chez le patient, à un amour idéal, qui serait justement, de l'ordre du sentiment?... si ce n'est que le risque subsiste, sous 2 formes :

- la tentation (du côté du patient) de confondre sentiment et sensorialité.
- la tentation (plutôt du côté de l'analyste) d'intellectualiser le sentiment,

le risque essentiel étant peut-être d'oublier que la demande d'amour du patient ne s'adresse pas à sa personne, mais à sa névrose.

Le second thème de réflexion interroge les rapports entre les pathologies modernes de la relation amoureuse et ce qu'il est convenu d'appeler la crise des identités.

- Florence de Bucy s'attache au problème douloureux de la rupture, mais dans une perspective résolument optimiste, en nous montrant comment ce qui peut se vivre d'abord comme une tragédie peut se comprendre dans un 2^e temps comme une renaissance. Il y a une intelligence de la rupture :

Un mauvais choix amoureux n'est peut-être qu'une façon de révéler un mal-être.

- Yannick Jouan, dans une perspective sémantique, s'interroge sur la fréquence du terme "*tomber*" dans tous les moments importants de l'existence :

"tomber amoureux, tomber enceinte, tomber malade"

Autrement dit, l'amour n'est qu'une maladie parmi d'autres, jusqu'au moment où l'on décide d' "*entrer*" en thérapie, avec le risque de "*tomber dépendant*" de son thérapeute.

- Michèle Declerck s'intéresse aux couples d'adolescents, ces adolescents prolongés, pour lesquels le groupe tient lieu de cordon ombilical.

On est forcément "*avec quelqu'un*", car le groupe en a décidé ainsi. Et il décide même du choix du partenaire... avec l'appui de l'arsenal robotique :

mails, textos, et téléphone portable :

Où est le réel, où est le virtuel ? Qui j'aime ? Est-ce qu'il m'aime ? Qu'est-ce que c'est qu'aimer ?

La douleur, pour se montrer caricaturale, n'en est pas moins au rendez-vous.

- Didier Dumas, enchaînant sur "*les questions actuelles sur la sexualité*", dénonce le manque d'information des jeunes :

On leur a tout montré, on ne leur a rien dit, l'initiation passant essentiellement par la télévision et les films porno.

Quant aux familles, elles en sont encore au XIX^e siècle.

- Colette Collenot se montre plus optimiste quand, sous le thème de l'empreinte, qu'elle dissocie de la mémorisation, elle laisse la chance à la résilience, terme emprunté à Boris Cyrulnik : l'enfant, persuadé de ne pas être aimé va pouvoir récupérer à travers des gestes d'affection, si ce n'est que la cicatrice n'est jamais sûre. D'où l'intérêt de l'œuvre, dont il n'est pas nécessaire qu'elle soit une œuvre d'art.

D'où la question qui sera le fait de la 3^e partie :

Ce que nous désignons comme "*nouveaux désordres amoureux*" sont-ils autre chose que des pathologies masquées justiciables en tant que telles d'une approche spécifique ?

- Martine Orlewski est prête à le penser, nous faisant part de sa propre expérience qui l'a conduite du milieu médical, où on se méfie du mot amour, jusqu'à la sophrologie qui permet de toucher, de "*revisser les boulons du corps*" au travers de techniques qui ne sont qu'une boîte à outils pour nous réintégrer dans la "*danse de la vie*", l'espace d'une séance et au-delà.

- Alain Donnars nous invite à revisiter "*l'art d'aimer*" d'Ovide et le conseil des philosophes de ne pas se laisser déborder par les passions de l'âme, dont il aperçoit une application dans la position difficile du thérapeute face à des problématiques qu'on pourrait qualifier de perverses et qui peuvent nous mettre, par rapport à une attitude phénoménologique, dans de singulières postures vis à vis d'un monde extérieur représenté par la légalité.

- Zahia Boulonier à partir de son expérience en "*thérapie du couple*" s'interroge sur ce que c'est précisément qu'un couple à travers une approche historique dominée par la société, jusqu'à ce jour où le couple libéré par l'évolution de la femme se trouve confronté à de nouveaux enjeux : le couple-conversation, quand on n'a plus rien à se dire, l'union libre où la durée est à reconquérir, avec pour autant le risque de l'abandon où le thérapeute va intervenir.

- C'est d'amour encore, mais d'amour mystique que nous entretenons Philippe Antoine, en appelant à Thérèse d'Avila et au Cantique des Cantiques. Pour autant, nous avons affaire à 2 plans de réalité autour de cette même entité qui serait Eros Cosmogonos. C'est ainsi que la mystique peut être conçue comme le chemin qui mène à l'amour, une ouverture aux mystères de l'être et de l'autre. En ce sens, la sophrologie constitue une porte ouverte sur l'espace intérieur, à condition de discriminer ce qui appartient à la pathologie et ce qui ressort d'une conscience personnelle en projet.

- Sur un mode plus ludique, mais combien percutant, Bénédicte de Montenay développe les différentes formes de la rencontre amoureuse, enrichies désormais des outils de la technologie moderne, qui permettent à l'érotisme d'éliminer le corps physique au profit du corps virtuel, avec le plus souvent l'échec au bout du compte. Elle nous montre à travers l'histoire de sa patiente Colette comment les tribulations amoureuses ont à voir avec des pathologies profondes, la question se posant de savoir dans quelle mesure le thérapeute peut, à l'âge adulte, intervenir là où ont manqué les images parentales.

C'est tout naturellement que le 4^e temps va se trouver confronté aux problèmes d'éthique.

- Claudie Terk Chalanset, dans "*Un enfant à tout prix*", témoigne de ce que les problèmes de fécondité, avec ce qu'ils ravivent de peurs infantiles, se heurtent à la froideur de la procréation assistée, qui, indiscutable sur le plan médical, ne tient pas un compte suffisant du sujet et du traumatisme qui consiste à dissocier la sexualité du plaisir.

D'où la nécessité d'un accompagnement thérapeutique prêt à entendre ce que refuse le corps et ce qui se passe dans le couple, et qui peut être une indication privilégiée de la sophrologie.

- Jacques Donnars, sur le thème de la feinte, nous renvoie à une auto-critique de notre rôle même de thérapeute.

Comment pouvons-nous ne pas feindre, alors que derrière toutes ces feintes, il y a la perversion même de la société?

D'où la réhabilitation du toucher, dans la mesure où le corps est peut-être ce qui représente le dernier lieu de résistance, même si lui aussi sait feindre. au moins pour un temps.

- Frédéric d'Herbès illustre le propos à travers la lettre d'une patiente dont il estime qu'elle exprime mieux qu'il n'aurait pu le faire lui-même le sens de son métier de kinésithérapeute; cette façon de remettre les morceaux ensemble, de rendre à l'autre sa dignité humaine, de lui faire accepter sa différence, d'aller en quelque sorte à la rencontre de la chair de l'autre, le meilleur, dit-il, de la sophrologie.

- Enfin, Philippe Court-Payen, dans une vision qu'on peut qualifier de cosmogonique, nous incite à un rapprochement entre les lois de la biologie qui font que nous avons payé d'une mort certaine le prix de l'amour, le monde physique régi par l'antagonisme pulsion-attraction, et nos pratiques thérapeutiques par lesquelles, s'agissant de nous libérer de réflexes conditionnés, dominés par l'adhésivité et l'agressivité, nous nous efforçons de rétablir l'unité par rapport aux fonctions, avec la conviction que ce qui compte, c'est ce que nous vivons au présent.

**QUELLE IMPLICATION
POUR
LE THERAPEUTE ?**

L'ANGOISSE DU TROISIEME TYPE OU DES IMAGOS PARENTALES EN SOPHROLOGIE

Véronique Rousseau,

Psycho-analyste.

Initialement cette conférence avait pour titre : “*Les imagos parentales en Sophrologie*”. Le choix de l’intitulé s’était fait en juin 2001. Depuis, il y eut l’effondrement des tours, symbole d’un temps désormais révolu.

Les twins, construites en 1973, représentaient bien sûr la puissance américaine et des valeurs masculines viriles : l’apogée de la lutte pour accéder à une réussite professionnelle dont le World Trade Center était l’effigie.

Autour des twins, totem de la puissance du Père, s’organisait une représentation du monde : le grand organisateur de l’économie mondiale promettait protection, richesse, développement à ses enfants surdoués. Pour les pays sous-développés, les grands frères étaient des modèles intouchables, inviolables, inamovibles.

Le 11 septembre 2001 : l’imago paternelle s’effondre sur elle-même laissant ses fils désemparés. Cela ressemble fort au mythe de la horde primitive, les fils vont-ils s’entre-tuer pour s’assurer à nouveau du pouvoir et de l’usage des femmes ?

L’état Taliban en serait la preuve ainsi que les rapports humains réduits au seul rapport marchand. Voilà l’être ramené à l’état de marchandise, oubliés ses droits et ses libertés !

L’opium du peuple est déguisé : les antidépresseurs sont consommés avec l’assentiment du grand prêtre en espérant ainsi refouler conflits et angoisses.

Les valeurs patriarcales s'effilochent et le rapport au monde avec la croyance en la justice aussi. Ceux qui gouvernent ont connaissance des lois pour mieux les détourner. Comment s'étonner que les perversions sexuelles reprennent le haut du pavé ?

Repli sur soi, indifférence à l'autre ou envie destructrice de ce qu'il a : la puissance s'impose au travers des labels, des marques...

L'humain se retrouve prisonnier de mécanismes de défense extrêmement précaires ressemblant fort à ceux du petit enfant.

Les citoyens s'en remettent de plus en plus à l'état mère (et ta mère ?), partouzent, échangent leurs solitudes dans le vague espoir que le regard de l'autre enregistre leurs performances sexuelles. Mais cela ressemble plus à un jeu de touche pipi qu'à une confrontation avec le, la rivale.

Les enfants sont exploités, abusés, violés pour oublier leur innocence. Nous voilà désormais pareils, tous, réduits à être un Même, désorienté, perdu, menacé d'effondrement psychique.

Où est mon semblable, mon frère, ma sœur, mon enfant, mon âme, l'aimé(e), où est mon complémentaire ?

Le meurtre du Père consommé, il n'y a plus d'Autre et la violence domine. L'imgo maternelle dans son aspect le plus terrible, le plus démesuré s'affirme dans l'appel aux sacrifices, au terrorisme.

Menacé d'autodestruction, l'humain s'en prend à l'autre. Enfermé en lui-même il n'ose plus sortir de sa maison, de sa cité sinon pour attaquer et se défendre, pris dans une position schizoparanoïde terrifiante !

Qui est le coupable ? Le Dieu Père ? Mais il est mort !!!!
Est-ce possible ?

Ainsi assistons-nous à ce triste spectacle : un fantoche du nom de Busch souhaite prendre sous son aile protectrice tous ceux, celles qui ne se reconnaissent pas dans l'axe du mal, au grand dam des Ayatollah en tout genre...

Hélas, ce père-là aime ses seuls enfants, les autres, les autres n'existent pas. Les emplois sont menacés par ses humeurs et le cours de la bourse. De son doigt vengeur il montre le SDF, emblème prophétique de ce qui peut arriver. Dans le marché sexuel d'Asie : ils jouissent, jouissent...

Les perversions sexuelles explosent : clubs échangistes, films X, tournantes, pédophilie, addictions.

Rien de nouveau apparemment puisque les perversions sexuelles avaient déjà été présentées par Freud comme le négatif de la névrose et la négation de la castration qui limite la jouissance.

Névrose/perversion, complémentaires l'une de l'autre, lorgnaient l'une sur l'autre et se tenaient en respect.

Le pervers butait sur l'inaccessible castration paternelle et tentait de nier celle de la mère et en tirait jouissance. Le névrosé s'épuisait à dépasser la menace de castration qu'il attribuait au père pour renoncer à la nostalgie d'un retour aux mondes des mères.

Le névrosé s'efforçait de réaliser l'idéal qui s'acquiert à force de luttes, de conflits, de travail, de dépassement de soi. L'idéal du moi le tenait debout.

Le pervers, fier de sa toute puissance, exaltait la pureté de l'amour tout en la mettant au défi dans des relations sado-masochistes. L'envie de détruire l'autre était proche comme négation de son existence, la loi faisait butoir, sinon les lois qu'il contournait en toute tranquillité d'esprit.

L'humain ne se reconnaissant plus dans l'image d'un dieu père, ne parvenant plus à refouler sinon à sublimer s'empare de cette négation de l'autre.

L'insécurité domine. Les utopies chantant un avenir meilleur s'effondrent comme les twins.

L'ennemi est devenu abstrait, les guerres se font sur écran, l'effondrement psychique menace.

Le miroir ne renvoie plus de reflet. Seule l'angoisse vertigineuse, le trou noir de la psyché se fait voir dans une recherche obstinée de paradis perdu.

Je pourrais continuer ainsi des pages entières à dresser un bilan catastrophe, mais au fait Sœur Anne, n'as-tu rien vu venir ?

Nous, thérapeutes de Corps/Psyché, qu'avons-nous fait ? Quelle réponse pouvons-nous apporter à ce marasme, à cette dépression anaclitique, signe de l'abandon du Père et contre laquelle médicaments

(drogue), sexualité (perversions, violences), argent (guerre) se présentent comme seule thérapie possible ?

Trois livres à mon sens témoignent de cette désertitude : *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq, *La vie de Catherine M.*, de Catherine Millet et *La pianiste* de Elfriede Jelineck.

Les perversions sexuelles y dominent ainsi que l'image, présente avant le langage et la parole. Les protagonistes de ces romans ont un point commun : il s'agit de se perdre en l'autre, de le salir, de le détruire pour mieux s'absenter à soi-même, ou inversement se salir, se détruire et s'oublier dans les sévices vécus.

Les remèdes face à cela ? Le recours à des mécanismes enfantins de démesure et de rage réapparaissent, avec leur ombre faite d'indifférence, de dépression anaclitique du nourrisson abandonné...

Jusqu'où la régression va-t-elle aller pour enfin trouver un lieu de stabilité pour une nouvelle construction psychique ?

Cette régression serait une angoisse troisième ou première. Avant les castrations symboliques par Mère et Père, troisième parce que peu théorisée, en dehors du psychanalyste Gérard Pommier, face aux deux premières.

Pour ce dernier, cette angoisse serait avant le corps psychique, avant toute représentation fantasmatique. Elle serait identification au néant, comme une béance entre l'organisme et le corps psychique. Cette béance est une mort fascinante, comme un reflet et l'appel aux drogues, le chant des sirènes...

Ce qui signerait l'histoire des êtres saisis par l'angoisse d'anéantissement serait des parents indifférents à leurs enfants, qui s'en foutent.

Angoisse d'anéantissement où on coupe l'autre ou soi-même en morceaux. Rien à voir avec un Moi Idéal grandiose soutenant un soi tout aussi grandiose, avec l'être rêvant d'un monde d'amour de paix, d'harmonie et de toute puissance enfantine.

Là, l'autre devient un double monstrueux de soi-même qu'on attaque comme un soi-même et pas comme un autre.

Dépècement, démembrement qui font penser à des rites chamaniques mais la dimension symbolique, le sens collectif ou individuel à y trouver n'existe pas.

L'autre est menacé, humilié, agressé, violé, tué pour de vrai sans conscience qu'il s'agit d'une transformation psychique radicale pour naître à une autre représentation de soi, de l'autre, du monde.

Quel pourrait être ce nouveau rapport à soi, à l'autre, au monde ?

La littérature semble indiquer la voie au travers des trois ouvrages cités précédemment.

En partant du principe que les artistes sont des précurseurs des métamorphoses de l'âme humaine quand la béance est supportée, traversée pour en laisser jaillir un autre sens.

Dans *les particules élémentaires*, Houellebecq expose le désert affectif de deux petits bourgeois, exclus tout simplement de la vie, du monde des vivants. Tout leur échappe: la révolution sexuelle post soixante-huitarde, les idées lumineuses, les discours intelligents, les thérapies corporelles qui donnent le confort de l'âme, ironise l'auteur.

Demeurent la solitude, le vide affectif, la peur devant l'exigence des femmes devenues féministes, haïssables car coupées de leur tendresse, de leur douceur, de leur féminité.

Ces deux hommes impuissants subissent leur destin en se disant que le paradis démocratique est pour les autres et en en dénonçant l'exploitation marchande.

Le livre s'achève sur une prémonition d'un autre genre de rapport entre homme et femme.

L'autobiographie de Catherine Millet expose la quête d'une dépossession de soi-même pour la jouissance de l'homme. Absente à elle-même, extérieure au plaisir, elle monte le long chemin vers sa jouissance de femme qui n'aboutira que dans un auto-érotisme tout narcissique dans une réparation de l'amour de soi. Le roman de Jelinek, quant à lui, montre l'enfant phallus de la mère à la recherche de l'homme qui la libérera de la possession maternelle en l'habituant, la possédant à son tour dans un avilissement d'elle-même.

Chacun, chacune à sa manière décrit l'absence de relation à l'autre vécu comme différent de soi. Chacun, chacune est renvoyé à la béance de son angoisse d'anéantissement, chacun, chacune cherche une réponse au mensonge de l'amour.

La dépendance à l'autre est réclamée comme oubli de soi et surtout pas comme une nourriture affective.

Il s'agit de se présenter comme objet devenue *la chose*, sa chose plutôt que prendre le risque d'une relation humaine où il y aurait besoin de l'autre.

Que peut bien demander cet autre, jusqu'où peut-il aller dans sa démesure pour qu'enfin je sois assuré (e) de son amour, semble être la question lancinante qui n'est jamais posée.

Le plus frappant dans le livre de Catherine Millet est que les perversions sexuelles sont vécues comme une échappée, une façon de ne plus être là, alors que les hommes la possèdent sexuellement.

Ce regard extérieur qu'elle a sur elle-même ressemble fort au deuxième degré de la relaxation dynamique, ressemble aussi aux expériences d'êtres torturés qui sortaient de leur corps pour ne plus sentir la souffrance. La comparaison s'arrête là quant à l'objectif poursuivi.

Dans le deuxième degré, il s'agit de ne plus confondre la partie avec le tout, ne plus s'identifier à la souffrance mais en dégager l'être et pour Catherine Millet de déboucher sur un narcissisme secondaire, un amour de soi, ce qui est déjà beaucoup.

Dans les consommations de drogues qui signent la dépendance, le but visé semble être le même: une absence à soi-même. Le coma éthylique, le voyage de l'héroïnomane marque l'impossible rencontre à l'autre vécu comme un autre soi-même à détruire. Cette impossible restauration narcissique, la chute dans le néant et la non existence à soi et à l'autre préfigure le mouvement avorté de la psyché pour, tel le phœnix, renaître dans une tentative d'auto engendrement à partir du chaos.

Pour bien comprendre ce processus et ce que les addicts (du sexe y compris) tentent, il me faut partir de la conception taoïste de la maladie: "*toute maladie est une tentative de guérison qui s'ignore*".

De qui tente de guérir l'addict ?

D'une séparation impossible d'avec l'autre maternel dont le roman *la pianiste* témoigne.

Alors comment reprendre contact avec l'autre sans être à nouveau annexé, inexistant au nom de la jouissance de l'autre ?

Winnicott et Piera Aulagnier ont des ébauches de réponses.

Cette dernière travaille avec la faculté de la psyché à l'auto engendrement, une capacité maternelle que cette dernière aurait à engendrer la vie :

“L'identification n'est pas seulement l'appropriation des qualités de l'objet afin de les incorporer à un “soi” déjà constitué, ou bien la mise en soi de l'objet afin de le conserver et/ou de le détruire. Elle renvoie toujours à l'illusion de l'engendrement de la psyché par elle-même, quel que soit le degré d'élaboration, le plus secondaire soit-il, où se produit une identification, il y a réminiscence de cette étape fondatrice. L'illusion, au sens winnicottien du terme, peut ici être rapprochée du postulat de l'auto engendrement. Il y aurait une capacité maternelle – au sens de “qui engendre la vie” - du rapport de la psyché à elle-même, de soi à soi. Tout mouvement d'identification est aussi un mouvement de désidentification. Désidentification qui vise à se déprendre de l'identification primaire à l'objet afin de se constituer comme entité psychique séparée, puis sexuée. Ce travail psychique qui consiste à se déprendre de l'intimité identifiante avec l'autre semblable féminin-maternel afin d'effectuer une identification secondaire à son propre sexe est particulièrement complexe chez le garçon. Si certaines conditions qui tiennent à la fonction paternelle, ne sont pas remplies – qu'il s'agisse du père dans sa réalité psycho-sexuelle, dans les déterminations inconscientes de ses identifications et de sa filiation, et/ou du père tel qu'il existe dans la psyché maternelle et dans la culture – le garçon se trouve placé devant une alternative entre deux extrêmes : soit le contre-investissement violent d'une masculinité de mascarade qui le maintient, point par point et à tous moments aux antipodes de ses identifications primaires, soit une réidentification massive pour éviter la douleur, la douleur de l'arrachement et du renoncement à l'objet”.

Ainsi, nous voilà aux premiers jours, mois de la relation mère/bébé et de ce qui va jouer dans cette relation pour que l'enfant fasse l'expérience de la séparation tout en étant assuré du lien affectif. Ici se noue la capacité du futur adulte à pouvoir s'ouvrir à l'autre dans une sorte de dépossession de lui-même ou si l'on préfère dans une mise entre parenthèses de son ego, de son moi-je pour tenir compte et de la réalité de l'autre et de sa sensibilité.

D'après Winnicott, cela dépendrait de la réussite de la mère à se laisser aller à cette maladie normale qu'il appelle "*préoccupation maternelle primaire*". Cette dernière consiste en la possibilité de développer une hypersensibilité aux besoins de l'enfant, de s'y adapter. D'une certaine façon la mère deviendrait l'enfant dans la perception qu'elle aurait de ses besoins en s'effaçant pour lui assurer le sentiment d'exister dans les soins qu'elle lui procure et qu'il attend d'elle. C'est dire l'importance de la sensibilité et de la délicatesse maternelle pour que se tisse au travers d'elle le lien qu'aura l'enfant avec lui-même et avec la vie.

Ici s'inscrit la créativité de l'enfant. Dans cet espace où il se détourne du sein de la mère, pour l'inventer en sa psyché puis le retrouver, il crée le monde. La mère doit être apte à laisser son rythme à l'enfant, assez confiante en elle-même et en lui pour ne pas le forcer à têter sans arrêt.

Accueil et réceptivité sont donc des qualités essentielles à l'être maternel ainsi que la capacité de rêverie de la mère élaborée par Bion et qui serait le berceau à la future créativité de l'enfant, le sollicitant d'une certaine façon à ses propres rêveries, imaginations qui lui permettront d'inventer, d'imaginer lorsque sa mère sera absente.

Ainsi serait à différencier ce qui serait de l'ordre du maternel qui protège, nourrit l'enfant et ce qui serait de l'ordre du féminin : un accueil, une passivité à l'autre, proche de la dépersonnalisation, pour lui donner le sentiment de son existence.

Cette dépendance absolue engendre la peur de la femme quand celle-ci n'a pu être séparée de l'être maternel, quand celui-ci n'a pas